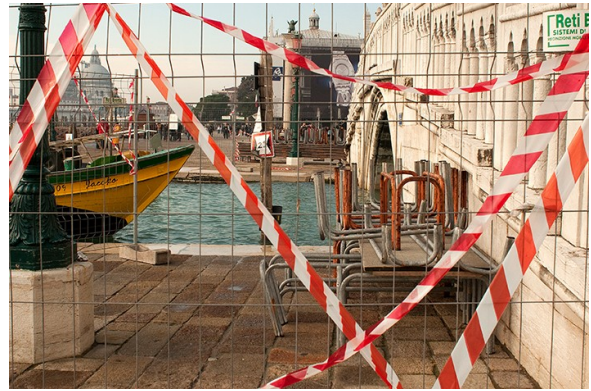


Venise temporaire

Se protéger de la beauté



Afin de me préserver d'un excès de beauté, et de la gêne que je ressentais à vouloir immobiliser cette ville, j'ai choisi d'utiliser, comme des masques, le plastique, les poubelles, l'aggloméré, le flou, le fermé, le temporaire. Pour respirer, et résister aussi à sa mélancolie.

J'étais partie avec la phrase d'Henry James : sur Venise, il n'y a plus rien à ajouter. C'était en 1882. J'avais déjà expérimenté ce reflux mais en séjournant plusieurs fois dans cette ville. La beauté m'avait donné la gueule de bois. Ce n'était pas un mauvais vin. C'était juste moi qui n'avais pas su regarder le monstre. Venise est diluante pour qui la regarde. Cette fascination muette rappelle l'absorbante contemplation du monde marin ; ou céleste. Il ôte la gravité du spectateur. Extirpe l'inquiet de sa pesanteur. Venise allège, élève – mine de rien et malgré ses 447 ponts – corps et âme en silence. La torpeur fait monter, fait descendre, monter et descendre, au rythme des marées.

Tommaso Labranca parle de la beauté radioactive de Venise et de ses victimes "pulchro-dépendantes". Irrésistiblement attirées, celles-ci sont progressivement anéanties, empoisonnées par le beau (*pulcher*). Venise serait dangereuse pour l'œil. Ce mollusque nacré se mire dans ses canaux verts, ses rios pourris, continûment asséchés pour que soient remplacés les pieux transis qui la soutiennent. Les éléments de beauté de la Sérénissime sont autonomes : nous sommes en dehors. Nous la regardons se regarder. La ville Narcisse se goûte elle-même, paupières mi-closes. Elle est sereine. Joseph Brodsky décrit l'érotisme des éléments entre eux – le miroitement des eaux sous une gondole, la caresse de l'eau sur l'eau.

Venise est *com'era e dov'era* – comme elle était, où elle était. La beauté est restée. C'est entier et c'est visible. La beauté reste. N'importe quel détail submerge. Comme s'il était le tout. Venise irradie, bien qu'elle soit éteinte depuis deux siècles. En marchant sur une rive de cet astre mort, je songeais à la constellation d'Orion. Lorsque sa lumière nous parvient, celle-ci date de la fin de notre empire romain. Orion est loin, je comprends. Une distance concrète nous sépare. Mais Venise ? La lumière vient de siècles en arrière et nous nous trouvons à sa source. L'île, promise au solennel enfouissement, est le balancier d'une pendule qui, parti dans un sens, ne repassera pas devant nous.

Il faut se protéger de la beauté, écrit Tiziano Scarpa. La beauté de Venise est nucléaire, énuclée. J'ai alors tenté d'être raisonnable, ou tout au moins prévenante. Or tout est photogénique, et le mollusque juponné a ses habitudes – gondoles, canaux, basilique, ponts coudés. Mes premières photos ressemblaient à ce que j'avais vu dans mon enfance. Tout est beau, alors ? Venise serait la définition de la séduction rétinienne ? Brodsky toujours : les éléments de beauté sont autonomes. Ils posent entre eux en permanence. Je décide de les laisser tranquilles. De contourner cette ville immobile. Photographier l'immobile n'est-il pas réservé aux natures mortes ?

Pour me préserver l'œil et limiter les risques d'irradiation, je n'ai pris que des plans serrés. Après chaque injection de beauté, j'ai photographié le campo Manin, les travaux publics, le fermé, le plastique, les poubelles, le néon, l'aggloméré. Là où il y avait un Vénitien contemporain ou une Venise temporaire. Le flou a permis aux couleurs de respirer en dehors de leur architecture. Tout cela a permis de supporter la déflagration de Venise.

Gaëlle Redon

06.02.2009 – gaelleredon.com